

MARCHÉ



Namhee Kwon, *A Writer's Diary / Book*, 2019 (gauche) et Jenny Feal, *Diario*, 2016 (droite), vue de l'exposition « Madeleine » à la galerie Dohyang Lee.
© Photo Aurélien Mole.

PARFUM DE NOSTALGIE À LA GALERIE DOHYANG LEE

L'exposition collective « Madeleine » rassemble les œuvres d'une dizaine d'artistes qui auscultent les effets du temps sur la mémoire et les objets

ART CONTEMPORAIN

Paris. La galerie Dohyang Lee a dix ans cette année. Elle les fêtera discrètement, de la même manière qu'elle défend depuis 2010 des artistes émergents. Soit qu'elle les accompagne sur le long terme, comme Violaine Lochu, lauréate 2018 du Prix AWARE (Archives of Women Artists, Research and Exhibitions) ou Elisabeth S. Clark, pro-

grammée en 2015 dans le cadre du Hors les murs de la Fiac. Soit qu'elle accueille à la façon de cartes blanches leurs projets personnels, tels ceux de Marcos Avila Forero, lauréat 2019 du prix de la fondation Ricard ; de Julien Creuzet et de Romain Vicari, pour leur première exposition respectivement en 2013 et en 2015. Ou encore de Louis-Cyprien Rials, avant qu'il soit distingué, l'année suivante, par le prix SAM Art Project pour l'art contem-

porain. Connue des amateurs de talents en herbe, régulièrement soutenue par le Cnap, la galerie tient sa ligne éditoriale aux avant-postes. Même si, de prises de risque commerciales en crises diverses, les temps n'en finissent pas d'être durs.

L'écriture pour fil rouge

Au lendemain du confinement, elle propose une exposition collective, « Madeleine », hommage proustien pensé et élaboré bien au-delà d'un

group show bouche-trou et dont les prix démarrent autour de 500 euros. On y retrouve des artistes tels que Jenny Feal, vue il y a quelques mois au Musée d'art contemporain de Lyon, dans le cadre de la Biennale. Pour cette exposition très littéraire, la galerie a retenu une seule de ses pièces, *Diario* (voir ill.), assiette en céramique transformée en page de journal intime et politique, souvenir de Cuba. L'écriture est liée au souffle dans *Diaphragme* d'Alexandra Riss,

rituel performatif poétique dont demeurent une robe brodée de fil noir et le son d'une respiration, entre deuil et renaissance. Elisabeth S. Clark étire, quant à elle, un long fil métallique textuel. *After a long time or a short time* ; elle dilue l'encre violette de *Billets doux* et pose une invitation à la manière d'une lettre manuscrite, *Prenons ce temps*.

Le noir et blanc venu de Corée

Deux artistes coréens se distinguent par ailleurs de cette sélection qui fait cohabiter en bonne intelligence, sur les deux niveaux d'un espace pourtant réduit, sculptures, impressions, pièces sonores et vidéo. Au rez-de-chaussée, le mur principal est ainsi réservé à un ensemble de tirages photographiques en noir et blanc de Minja Gu (née en 1977) immortalisant en vanités translucides les déchets de sa résidence à Gand. La beauté cristallisée de deux trognons de pommes changés en glaçons surplombe l'ensemble, vestiges rudimentaires et universels de l'idée de civilisation. Cette artiste, lauréate 2018 du Korea Artist Prize a vu son travail exposé au National Museum of Modern and Contemporary Art, à Séoul, l'été dernier. Son œuvre, essentiellement constitué de performances et de vidéos, reste à découvrir en France. Au sous-sol, *The art of Shovel*, petit film de Doyeon Gwon (né en 1980) fait surgir sans paroles un univers aux frontières de l'enfance et aux confins de la ville, parfum de nostalgie saisi dans de lumineux contrastes noir et blanc.

● ANNE-CÉCILE SANCHEZ

MADELEINE, jusqu'au 25 juillet, Galerie Dohyang Lee, 73-75, rue Quincampoix, 75003 Paris.

PHILIP-LORCA DICORCIA, LA GRIFFE D'UN ŒIL

Le photographe américain a connu, au tournant du millénaire, une évolution de son art en collaborant avec un magazine de mode. Cette expérience est exposée à la Galerie David Zwirner

PHOTOGRAPHIE

Paris. Programmée jusqu'au 5 juillet, l'exposition « Philip-Lorca diCorcia » à la galerie David Zwirner compte parmi les moments phares du printemps. Exceptés son installation conçue pour l'exposition Edward Hopper au Grand Palais en 2012 et les « Polaroids » présentés par sa galerie parisienne en 2019, rares sont les occasions de voir en France les photographies de cet auteur majeur. Il a en effet été l'artisan d'un renouveau de la photographie de rue et de la photographie conceptuelle, à la fin des années 1970, au même titre que Jeff Wall ou John Baldessari.

Cette sélection de onze photographies issues des commandes passées par le magazine de mode *W* entre 1997 et 2008 avait été découverte en 2011 chez David Zwirner à New

York et avait donné lieu au livre *Eleven : W Stories 1997-2008* aux éditions Damiani, toujours disponible.

L'expérience « W »

La collaboration de Philip-Lorca diCorcia avec ce magazine américain marque son entrée dans le milieu de la mode. Lui qui avait toujours boudé les autres propositions éditoriales, il accepta celle de Dennis Freedman à son arrivée à la direction artistique de *W* : il lui garantissait l'intégrité de ses histoires. La carte blanche qui lui fut offerte pour photographier les dernières créations de mode a donné au photographe new-yorkais d'autres conditions de travail et lui a permis de voyager. Son style n'a rien perdu au change. São Paulo, Los Angeles, La Havane, Le Caire ou Paris : on retrouve, dans les saynètes imaginées dans leurs moindres détails, la vision au vitriol



Philip-Lorca diCorcia, *W, September 2000, #6, 2000*.
© Philip-Lorca diCorcia/David Zwirner.

d'Isabelle Huppert, l'unique « célébrité » que Philip-Lorca diCorcia a photographié pour cette série.

On retrouve aussi tout son sens de la composition, de l'usage de la couleur et de la lumière, sans oublier ses références dont son indéfectible attachement à Hopper et au cinéma américain. Jaillissent aussi de ses clichés ses propres questionnements sur la photographie, dans ses notions de vrai et de faux, de paraître et de réel, de réalité et de fiction... Photographie à partir de 30 000 \$ (26 776 €) en édition de 15.

● CHRISTINE COSTE

des codes sociaux des sociétés huppées ou, au contraire, la vision acérée des solitudes urbaines. Les vêtements griffés y sont davantage

des codes couleurs que des signes extérieurs de richesse. La tension, le mystère, la charge érotique sont palpables, y compris dans le portrait

PHILIP-LORCA DICORCIA, jusqu'au 5 juillet, Galerie David Zwirner, 108, rue Vieille-du-Temple, 75003 Paris.